

triers qui étaient entrés, et, folle de terreur, elle se jeta par la fenêtre en disant à sa jeune fille d'en faire autant. La mère mourut quelques jours après des blessures qu'elle avait reçues dans sa chute, et sa jeune fille aurait eu le même sort si elle n'était pas tombée sur le corps de sa mère. Les gens de la maison étant accourus, on constata que tout ce fracas avait été causé par un jeune chat qui, étant monté sur le piano, était tombé sur le clavier. Encore une preuve des mauvais effets de la peur et de l'importance qu'il y a d'apprendre à se contrôler.

* *

Après l'amiral Peyron, le duc de Morny, fils du célèbre ministre de Napoléon III, est venu à Montréal. L'amiral Peyron n'a pas eu à Montréal les honneurs qui lui auraient été rendus dans des temps meilleurs. On n'a pas fait pour un amiral le quart de ce qu'on avait fait pour de simples capitaines. Mais comment peut-on exiger que Montréal se réjouisse au milieu de ces ruines, au sein de la misère? Heureusement que M. Perrault, vice-consul de France, et M. Rivard, notre maire, n'ont rien épargné pour être agréables à nos illustres visiteurs. C'est dans de pareilles circonstances qu'on apprécie l'avantage d'avoir pour maire un Canadien-français sachant dire et faire les choses.

M. Rivard a donné au duc de Morny un dîner qui a prouvé au jeune duc que la gaieté française est loin d'être disparue des rives du Saint-Laurent.

Le duc est fils du célèbre ministre, ami et cousin de Napoléon III. Il n'a que vingt-deux ans; il est petit, mais il a bonne mine et sa figure est distinguée; il est assez timide et parle peu.

* *

L'Éclairer répond comme suit à ceux qui prétendent ou semblent prétendre que les ouvriers Canadiens-français sont responsables de l'émeute de Québec :

Les pauvres ouvriers de St-Roch et de St-Sauveur ne méritent pas d'être ainsi traités.

Si jamais ces ouvriers ont mérité des louanges, c'est bien pour la modération relative qu'ils ont exhibée depuis le massacre de la rue Champlain de vendredi dernier.

La cause qu'ils représentent est celle de la grande majorité des citoyens de Québec.

Ils forment une association sous le nom de "Union canadienne-française des journalistes de navires," et le but est de faire échec à la Société des journalistes de navires contrôlée par les Irlandais, et qui empêche tout journaliste de travailler à bord des vaisseaux ou sur les quais à moins de \$4.00 par jour.

Dans un temps de pénurie comme celui que nous traversons, il est clair que ce prix est bien trop élevé.

Les Canadiens-français ont de plus le désavantage d'être ostracisés par les arimeurs de nationalité irlandaise, qui n'emploient que des Irlandais.

On comprend, de suite, la nécessité qu'il y a pour les Canadiens-français de se protéger et d'agir comme ils l'ont fait.

A-t-on maintenant le droit de les qualifier de voyous et de tueurs?

Ceux qui les traitent ainsi méritent plus qu'eux ces qualificatifs.

NOS GRAVURES

Nous devons à M. Henri Lacroix les vues d'Algérie que nous commençons à publier cette semaine.

Découverte d'un mastodonte

Cet animal, trouvé dans le New-Jersey, appartient sans aucun doute à une époque primitive.

Fort Missisauga

C'est un échantillon des anciens forts construits en pieux par les Français dans les premiers temps de l'établissement du pays; il est situé sur la rivière Niagara, à l'entrée du lac Ontario.

Courses sur les banques

Nous avons aujourd'hui plusieurs vues représentant les courses faites sur les banques, la banque d'Épargne en particulier. Comme nous l'avons dit, cette dernière a fait face à la crise, et aujourd'hui

elle a plus que jamais la confiance du public. Du vendredi matin au samedi midi, elle a payé sans sourciller \$540,148. Les déposants se sont fatigués avant elle.

Expédition polaire

En voilà une entreprise! On prépare une organisation dans le but de mettre à exécution le plan du commodore Cheyne, qui croit que les ballons devront à l'avenir jouer un grand rôle dans toutes les explorations arctiques. On sait ce qui fait échouer toutes ces explorations: c'est qu'il vient un moment où on ne peut plus avancer à travers les glaces. Lorsque le navire ne pourra plus marcher, on prendra le ballon et on se rendra jusqu'au pôle. Les ballons seront pourvus de tout ce qu'il faut pour permettre aux explorateurs de vivre pendant près de deux mois.

RECETTES UTILES

Voici une recette qu'on m'a donnée pour avoir des chambres fraîches en été, chaudes en hiver. Il faut faire peindre les toits en blanc. Que ceux qui le peuvent l'expérimentent.

Autre, pour se procurer un peu de fraîcheur pour les heures obscures:

Dès que le soleil est couché, ouvrir toutes grandes les fenêtres de la chambre où l'on dort, établir un courant d'air. Si cette chambre est au levant, en arroser abondamment le parquet dans la matinée. En s'évaporant, l'eau produira beaucoup de fraîcheur. Ne procéder de la sorte, pourtant, que si la chaleur est brûlante et sèche.

Pour boire frais, envelopper les carafes, qui contiennent l'eau ou tout autre liquide, d'une serviette blanche qui aura été trempée dans l'eau froide, et les placer dans un courant d'air.

Recette infallible pour tuer le temps d'agréable façon: Prenez une vaste cage; déposez-y trois ou quatre jeunes chats, cinq ou six écrevilles, et observez ensuite les ébats de cette petite colonie.

Tout d'abord les chats, malgré leur vivacité naturelle, semblent quelque peu interloqués de la vertigineuse activité de leurs camarades les écrevilles. Blottis dans un coin de la cage, ils suivent en clignant des yeux l'incessant tournoiement des amateurs de noisettes, et tressaillent lorsqu'un des écrevilles tombe comme un aéroplane au milieu de leur groupe.

Peu à peu, ils s'enhardissent, cherchent à jouer avec les écrevilles, et ces derniers s'y prêtent parfaitement. C'est alors un indescriptible fouillis de museaux pointus, de petits nez roses, de pattes griffues et de queues en panache. Quand les écrevilles sont serrés de trop près, ils bondissent hors de la mêlée et se livrent pendant quelques minutes à leur étourdissante gymnastique, laissant tout ébahis les chats couchés sur le dos. Puis la poursuite recommence sur de nouveaux frais.

Ce spectacle, que certains marchands d'animaux donnent gratuitement au public, est de nature à avoir raison du spleen le mieux caractérisé.

Le mal de dents, si insupportable et si douloureux, si désastreux aussi, en ce sens qu'il arrive, peu à peu, à priver notre bouche de son plus beau et plus utile ornement, pourrait être facilement conjuré.

Il ne s'agirait—au dire d'une charmante vieille dame, qui a encore des dents superbes—d'essuyer chaque matin très-soigneusement avec un linge doux et sec, le derrière des oreilles et la partie de la tête sur laquelle elle s'appuient. On lui avait fait contracter cette habitude dès sa plus petite enfance et elle s'en est bien trouvée. Elle a guéri, par ce moyen, une siennne nièce, âgée de vingt ans, qui était affligée d'une névralgie atroce et dont la bouche commençait à se démeubler.

Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M^{lle} DAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—M^{lle} MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

UNE HISTOIRE DE LOUP-GAROU

(Extraite d'un roman qui doit paraître bientôt)

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée, qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit:

Jean Plante, de l'Argentenay (*), dit-il, était comme Ambroise Campagna: il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement:

—Je voudrais bien en rencontrer de vos revenants ou de vos loups-garous; c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière!

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais rencontrer dans la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu!—Ne vas pas croire, au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi. Je parle en général.

Il faut vous dire que Jean Plante vivait alors—il y a de ça une vingtaine d'années—dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de dix arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas pour lui aider à faire les moulanges; mais, la nuit, il couchait tout fin seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean, et qu'on aurait bien couru toute l'île avant de trouver son pareil!

Il était, en outre de ça, pas mal ivrogne, et colère en diable quand il se trouvait chaud—ce qui lui arrivait sept jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre: le méchant homme était capable de vous flanquer un coup de la grande faux que l'on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un quêtueux se présenta au moulin et lui demanda la charité pour l'amour du bon Dieu.

—La charité, fainéant?... attends un peu, je te vas la faire, la charité! cria Jean Plante, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le quêtueux ne dit pas mot, mais il brava sur le meunier une paire de z'yeux qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit tranquillement l'escalier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, le quêtueux rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d'avoine.

—La charité, pour l'amour du bon Dieu? demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

—Vas au diable: j'ai pas le temps! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l'heure, le quêtueux ne souffla mot, mais il éteudit lentement sa main droite du côté du moulin, et disparut au milieu des arbres.

Ici, le narrateur fit une pause habile pour exciter davantage la curiosité de son auditoire, lequel, pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine Bouet, n'avait pas besoin de cet aiguillon. Puis il secoua la cendre de sa pipe sur son pouce et reprit:

Le quêtueux n'avait pas plus tôt fait ce geste que, cric! crac! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fut voir ce qu'il y avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les courroies, les petites roues d'engrenage et tout le bataclan..., rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas non plus.

Il appela son frère:

—Hé! Thomas?

(*) La partie nord de la paroisse de St-François—laquelle forme la pointe orientale de l'île d'Orléans, près de Québec.

—Ensuite?
—Le moulin est arrêté.
—Je le vois bien.
—De quoi est-ce que ça dépend!
—J'en sais rien.
—Comment, t'en sais rien! Mais, c'est qu'il faut le savoir, mon garçon!
—C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

—Ah! ah! c'est pas ton affaire!... On va voir ça, mon petit. Rempêche-moi un peu l'avoine que tu viens de vider dans la moulange: il y a des pierres dedans, je le gagerais.

—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

—T'as pas la vue bonne, aujourd'hui. Rempêche tout de suite, ou sinon...

—Viens-y donc pour voir! répliqua aigrement Thomas. Mais il n'eût pas plus tôt aperçu les yeux gris, tout pleins d'étincelles, de son frère Jean, qu'il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous le savez, se jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, et toutes les simagrées imaginables...

Rien!

—C'est pas mal drôle tout de même, cette affaire-là, marmotta-t-il entre ses dents: tout est en ordre, et cependant, le moulin ne veut pas marcher.

—Je sais ce que c'est! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

—Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

—C'est le maudit quêtueux de tout à l'heure qui lui a jeté un sort.

—Cré bête! tiens, v'là où je les loge, moi, les sorts, ricanna Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla retomber sur les mains à dix pieds plus loin.

Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

—Halte-là! mon gars, dit-il; on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Il ne répondit point, et, pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau. Puis il sortit en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace:

—Quand tu me reverras!...

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à essayer de faire marcher son moulin; mais bernique! la grand'roue faisait un tour, puis crac! la mécanique s'arrêtait net.

—On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant, fêtons, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire que c'était une bénédiction. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien, qu'à minuit, il était saoul comme trois cent mille Polonais.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend; mais, lorsque les jambes refusent le service, il faut s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les siennes molles comme de la laine. Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa paillasse.

Finalement, il se fâcha.

—Ah! ça! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là, je me lance pour la mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas sa couchette qu'il atteignit: ce fut la porte de l'escalier qui était restée ouverte.

Jean roula jusqu'en bas comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle-étoile.

Essayer de remonter? impossible. Il fallut donc passer la nuit là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paillasse.